Wardi, le cinéma d'animation à hauteur d'Histoire

Nadia Meflah

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/9961>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.9961

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2019

Pagination : 194-196

ISBN : 978-2-919040-46-9

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Nadia Meflah, « *Wardi*, le cinéma d'animation à hauteur d'Histoire », *Hommes & migrations* [En ligne], 1326 | 2019, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 14 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/9961> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.9961>

Cinéma

Wardi, le cinéma d'animation à hauteur d'Histoire

Nadia Meflah.

Le 27 février 2019 est sorti en France un film unique en son genre, *Wardi* de Mats Grorud. Unique par sa forme comme par son propos, ce film d'animation qui utilise différentes techniques (marionnette, dessin et *stop motion*) narre avec une rare acuité le quotidien de la jeune génération de réfugiés palestiniens. Au plus près de Wardi, une jeune enfant de 11 ans, nous voilà au cœur de sa vie dans un camp au Liban.

Comment raconter la guerre, la mort, et surtout la perte d'un pays qui reste comme un horizon lointain mais si déchirant pour des générations ? Avec la jeune Wardi, grand visage rond de marionnette, nous sommes plongés au cœur du questionnement, comme de l'espérance. Il s'agit pour cette adorable gamine de ne jamais renoncer, même lorsque tout le monde autour d'elle semble désabusé. Vaillante, curieuse, elle sent bien que les livres et l'éducation sont bien plus importants que des gadgets, tels les iPhone. Elle a à cœur d'apprendre et de comprendre ce monde dans lequel elle vit.

Nous sommes dans un camp de réfugiés palestiniens qui, au fil des années, s'est transformé en ville. Une ville particulière car elle se déploie tel un labyrinthe, mais en hauteur : chaque nouvelle génération construit son étage. D'ailleurs, le titre original était « *The Tower* », qui signifie « la tour » et désigne la maison familiale de Wardi. Ce sont des maisons faites de brique et de broc, parfois en ciment, souvent en tôles. Dans ce dédale, Wardi grimpe, saute, escalade. Agile parmi ces maisons suspendues au ciel, elle chemine dans ce labyrinthe architectural, comme dans les souvenirs de sa famille. Nous parcourons des pans de l'histoire de l'exil des Palestiniens qui, dès 1948, ont dû quitter leur terre pour trouver refuge au Liban. Chaque membre de cette communauté partage une mémoire douloureuse, faite de larmes, de sang et d'espairs vaincus. Le récit affleure pour certains. De sa mère à sa tante en passant par son oncle, chacun lui raconte, de son point de vue, son arrivé

au camp de réfugiés. Comment aussi certains se sont engagés dans la lutte, leurs mémoires encore marquées par les violences inouïes des conflits armés. Le récit rend hommage à ces femmes et à ces hommes qui, malgré la perte, tentent tout de même de rester dignes.

La dignité alors prend la forme de prises de vues réelles. L'animation, qui nous donnait à ressentir la puissance de la tragédie, s'efface lorsqu'il s'agit de restituer l'humilité du réel. Pour chaque personnage animé, le cinéaste filme alors de vraies photographies avec les visages de ces femmes et hommes, jeunes et adultes. Le réel s'invite dans la fiction animée par la trace que porte en elle toute photographie. Nous connaissons tous la puissance d'incarnation que recèle la plus infime photographie d'un temps disparu. C'est dire combien la trace est ici vitale, elle permet de relier les générations, contre l'oubli et la disparition.

Dans la quête de son histoire, Wardi est accompagnée par son grand-père Sidi. Il est comme un guide, bien plus âgé et bienveillant, et sait

que son heure va bientôt venir. Lui qui a connu la catastrophe sait combien l'avenir scolaire de sa petite-fille est la chose la plus importante. Lorsqu'il lui donne la clé de sa maison perdue en Palestine, ce n'est pas seulement le poids d'une histoire qu'il lui transmet, c'est aussi une trace, une racine, une clé qui permettra à Wardi d'ouvrir toutes les portes du monde. Le déracinement ne concerne pas seulement la perte d'une terre d'origine, c'est surtout celui de ne pas connaître son histoire. Lorsque les oiseaux emportent au ciel le grand-père apaisé, c'est aussi pour Wardi le moment d'avancer dans la vie, avec courage. Ce récit de toute beauté, dans un contexte précis, est universel par son message d'amour. L'amour de son arrière-grand-

père n'est pas perdu, il vibre en elle, son héritage est son présent.

Le film

Nous sommes à Beyrouth au Liban, aujourd'hui. Wardi est une jeune palestinienne de 11 ans qui vit avec toute sa famille dans le camp de réfugiés où elle est née. Sidi, son arrière-grand-père adoré, fut l'un des premiers à s'y installer après avoir été chassé de son village en 1948. Le jour où Sidi lui donne la clé de son ancienne maison en Galilée, Wardi craint qu'il ait perdu l'espoir d'y retourner un jour. Comment chaque membre de la famille peut-il aider, à sa façon, la petite fille à renouer avec son passé et l'espoir d'un retour au village ?

Rencontre avec **Mats Grorud**, réalisateur de *Wardi*

Hommes & Migrations : Quand avez-vous découvert l'existence des camps palestiniens ?

Mats Grorud : J'avais 8 ans je crois. C'était les années 1980, ma mère a travaillé comme infirmière trois mois dans un camp au Liban, en pleine guerre. À son retour, elle nous a montré des diapositives. Je me souviens encore de mes sensations vécues lors de cette projection. Sur grand écran, je voyais des enfants du même âge que moi qui vivaient la guerre. Ça m'a profondément affecté. À l'âge que j'avais, tout enfant commence à découvrir le monde et ses réalités. Ce moment a été très important dans ma vie et je pense que cela a fait de moi l'homme que je suis devenu.

En 1989, ma famille déménage au Caire, en Égypte, j'avais 12 ans et nous y avons vécu un an. Ma

mère travaillait à l'hôpital Mustapha, nous avons ensuite été vivre à Jérusalem, Gaza, Haïfa ; c'était la fin de la seconde Intifada. Je me souviens des enfants courant dans les rues montrant avec leurs doigts le signe de la victoire. Nous étions du même âge mais nous vivions des enfances totalement différentes, c'était une expérience extrêmement forte pour moi. En 1995, à 18 ans, je suis allé pour la première fois de ma vie au Liban et, durant deux semaines, j'ai été au sud, au nord, à Beyrouth. Dans notre pays, en Norvège, ma mère était très engagée pour la cause palestinienne. Il existe une chaîne de solidarité dans le pays qui remonte aux années 1970, mais aussi à l'intérieur de ma famille, c'est une histoire intergénérationnelle. J'ai grandi avec cette solidarité et cet engagement pour la cause palestinienne.

H&M: Qui est Wardi?

M. G.: "Wardi" est le nom d'une rose. C'est le nom que Sidi, ce merveilleux grand-père, donne à sa petite-fille. Le titre est connecté au pays, à la Palestine, à la beauté des paysages. Dans les camps, beaucoup des familles viennent de Jénine (Cisjordanie), ce sont pour la plupart des fermiers qui ont gardé une forte relation au pays, à la terre. De même pour les enfants, tous connaissent parfaitement le nom des villages de leurs grands-parents qui ont dû quitter la Palestine. Le lien est très fort. Et tout autour de vous est la Palestine, que vous viviez dans un camp au Liban ou ailleurs, la connexion au pays demeure toujours vivante. Être palestinien dans un camp au Liban, c'est vivre avec un statut de réfugié, vous n'êtes pas autorisé à voyager, certaines professions vous sont interdites au Liban même. De 1948 à ce que vivent les enfants aujourd'hui, rien ne semble vraiment avoir changé pour les réfugiés. Ils sont toujours coincés dans la même situation qui a été créée par la *Nakba* il y a 70 ans. Mon film tente de raconter cette histoire. *Wardi* est un récit tellement triste, c'est une histoire tragique.

H&M: Vous avez fait le choix de l'animation pour raconter une histoire très dure.

M. G.: Je suis animateur avant tout. Le choix de faire un film d'animation était là, dès l'origine du projet. Le défi était de savoir comment utiliser toutes les informations tirées de mon expérience du camp au sein d'un film animation. Au début, je l'avais conçu comme un documentaire animé,

plus proche de la réalité. J'avais peur de perdre l'authenticité des drames vécus durant la guerre. Je me devais de rester au plus près des témoignages recueillis. Puis, lorsque j'ai commencé à écrire, j'ai réalisé que je pouvais aussi fictionnaliser certaines parties du film, comme le voyage à travers les tours, les pigeons, tout en préservant la véracité des faits.

H&M: C'était important pour vous que *Wardi* soit un film accessible aux jeunes ?

M. G.: Au début, le scénario n'était pas prévu pour un public jeune. J'ai juste écrit le film que je désirais faire. J'avais sûrement en tête un public plus âgé... Quand le film fut fini, nous avons réalisé que c'était l'histoire d'une fille de 11 ans qui marche auprès des jeunes enfants! Nous avons alors réalisé que nous pouvions réellement toucher le public jeune. Et c'est très important pour moi. Le sujet du film est l'espoir. La situation des camps est vraiment dure, au Liban, en Palestine, en Syrie, au Moyen-Orient, mais il est aussi dit dans le film «*Nous ne savons pas ce qui va nous arriver dans le futur*». Par exemple, personne n'avait vu arriver le Printemps arabe. L'Histoire nous montre que les choses peuvent changer pour les jeunes générations, même si c'est un climat de crise qu'ils vivent actuellement. Il faut toujours trouver l'espoir et lutter ce pour quoi nous croyons, c'est la seule chose qui nous reste à faire j'espère que mon film, à sa manière, peut être une fenêtre afin d'aider à voir, comprendre et peut-être donner le désir aux jeunes générations de s'engager. ■